

Allocution du nouveau Président,

Professeur J.-Ch. SOURNIA *

« Messieurs les anciens Présidents,
Messieurs les Administrateurs,
Mesdames, Messieurs,

Votre indulgence m'a porté à ce fauteuil, j'espère qu'elle m'y supportera pendant deux ans. J'ai déjà éprouvé votre amitié pendant les quatre ans de mes fonctions de Secrétaire général, auxquelles vous m'aviez appelé en 1970, à peine m'étais-je fixé à Paris ; j'ai mesuré pendant cette période à quel point notre Société compte sur son Secrétaire général pour maintenir sa vitalité, pour assurer la variété de ses séances, et aussi la nécessité, pour le Secrétaire général, de pouvoir compter sur son Président.

M. Cheymol a été alors mon Président : il me connaissait peu, et pourtant il m'a accordé d'emblée son amitié, sa confiance, ses encouragements. A ce moment de la vie où chacun peut espérer une existence quiète, je lui ai infligé une nuit blanche sur les bancs spartiates d'un aérodrome oriental où une tempête de neige nous avait retenus, sans que cesse sa bonne humeur et son sang-froid. Il a été le Président idéal pour un Secrétaire général ; je m'inspirerai de ce modèle dans mes rapports avec M. Valentin, mais je ne pourrai pas lui prodiguer le sourire malicieux ni la chaleur méridionale de l'accent de M. Turchini qui succéda à M. Cheymol.

Puisque je suis déjà élu, je n'ai pas à vous faire de proclamation électorale, du moins dois-je vous faire part de quelques réflexions sur la vie de notre Société, et aussi de quelques ambitions que, comme toujours, la vie ne satisfera qu'en partie.

Dans l'ordonnance de nos séances mensuelles, beaucoup d'entre vous souhaitent que certaines soient consacrées à des thèmes uniques rassemblant des communications sur des sujets semblables : l'idée est bonne, mais elle ne saurait convenir qu'à quelques séances dans l'année. Les ordres du jour sont de réalisation malaisée, le Secrétaire général doit collecter les orateurs volontaires, stimuler ceux qui le sont moins, et les nécessités de son calendrier s'accommodent mal des lenteurs des réponses des correspondants. Ce type de réunion sera cependant poursuivi.

* Prononcée lors de la séance du 25 novembre 1978 de la Société française d'histoire de la médecine.

La question de notre lieu de réunion est posée. Depuis sa fondation, notre Société bénéficie de l'hospitalité du Doyen de la Faculté de médecine, et des Maîtres de l'Université. Nos remerciements leur seront renouvelés. Mais cette salle a beau être traditionnelle pour la Société, elle n'est confortable que pour les heureux élus assis autour de la table. Pour les autres participants, les banquettes où ils s'enfoncent conviennent plus aux conversations de salon avec le voisin, qu'à l'attention nécessaire aux communications savantes. Les projections de diapositives imposent des déplacements aux spectateurs, nécessitent des allumages et extinctions complexes : cette atmosphère n'est ni solennelle, ni scientifique ; elle ne convient pas à une Société dont la technique doit suivre la vie. On prête au général de Gaulle la phrase suivante : « Les principes doivent être gardés, les traditions peuvent être changées. » J'applique cette maxime à notre lieu de réunion ; je n'ai pas encore de suggestion à vous faire, j'attends les vôtres, et aussi celles du futur titulaire de la chaire d'histoire de la médecine qui, résidant en ces lieux, pourra nous conseiller.

A ce sujet, je vous rappelle que le malheur inflige à cette chaire une nouvelle vacance ; en raison des liens intimes que notre Société a toujours entretenu avec cette chaire, hélas unique en France, nous souhaitons qu'elle incombe à un homme déjà connu pour son goût et ses travaux pour l'histoire de la médecine et son enseignement, capable de répandre pendant de nombreuses années le renom de cette discipline dans les universités françaises et auprès de ses collègues de l'étranger.

Le nombre de nos membres a beaucoup augmenté dans ces dernières années : nous nous en réjouissons. L'effort de propagande réalisé par chacun de nous a porté ses fruits, il doit être poursuivi. En particulier il serait heureux que les historiens non médecins, s'intéressant à l'histoire de la médecine (ils sont de plus en plus nombreux) s'associent à nos travaux, nous parlent des leurs, et publient dans notre revue. Je ne cesserai de le répéter : l'histoire de la médecine ne peut pas être le monopole des médecins, mais elle ne peut se faire sans eux. Par exemple, nos collègues de l'Ecole Pratique des Hautes Ecoles, dans sa IV^e section et son ancienne VI^e section, nous ont déjà attiré beaucoup de jeunes ; nous comptons beaucoup sur eux pour que nos séances soient illustrées par un nouveau regard, de nouvelles éruditons.

Il y a quelques années, vous aviez apprécié la visite d'hôpitaux parisiens ayant quelque intérêt historique. Cette idée sera reprise dès le printemps prochain, je ne manquerai pas de le rappeler au Secrétaire général.

Selon l'esprit de vos statuts, je vous obéirai en resserrant les liens avec les groupes provinciaux ayant la même passion que la nôtre ; j'utiliserai la parole et l'écrit, la poste et l'avion. Des dates sont déjà retenues pour les visites que je leur rendrai en 1979. Des réunions régulières, parfois des enseignements, consacrées à l'histoire de la médecine, se font à Montpellier, à Lyon, à Nancy, à Dijon, bientôt à Nantes et à Strasbourg : notre revue se doit de refléter la vie de ces groupes, et de publier leurs travaux s'ils le méritent.

Je m'efforcerai de rénover nos relations avec des sociétés sœurs comme la Société d'histoire de la pharmacie et la Société d'histoire des Hôpitaux.

Au-delà de nos frontières, certains collègues m'ont suggéré des réunions communes avec les Sociétés sœurs des pays limitrophes. Mes hésitations s'expliquent facilement ; elles sont liées à l'exiguïté de nos finances car nous ne voudrions pas être reçus plus généreusement que nous ne pourrions rendre, et aussi à votre tempérament casanier qui se juge au petit nombre d'entre vous lorsque des collègues provinciaux nous invitent chez eux.

Par contre, il est hautement désirable que notre Société s'affirme au sein de la Société internationale d'histoire de la médecine. Nous ne sommes plus à l'époque de sa fondation où la France occupait dans le monde de la culture et de l'intelligence une place indiscutée ; l'univers a changé, ainsi que les mentalités et les constellations politiques et linguistiques. Comptez sur moi pour défendre le rôle de la France dans le nouvel ordre international, mais aidez-moi : nous devrions tous être membres de la Société internationale ; nous devons publier nos travaux originaux dans la Revue internationale d'histoire de la médecine ; nous devons être plus nombreux dans nos congrès internationaux. Comme discipline intellectuelle et universitaire, l'histoire de la médecine doit beaucoup à la France, mais notre pays sera vite oublié s'il ne prouve pas en permanence son activité dans ce domaine.

Avant d'ouvrir notre séance régulière, je dois rendre hommage et redire mon amitié à mon prédécesseur, le Président Vetter : avec son sourire et son extrême courtoisie, il a présidé nos débats pendant deux ans ; son style étant différent du mien, il a heureusement négligé mes quelques impatiences. Nous sommes sûrs qu'il saura entretenir avec soin la flamme déjà vivace de l'histoire de la médecine strasbourgeoise.

Vous avez élu un vice-président familier de nos réunions. Il me sera certainement d'une grande aide si mes fonctions administratives devaient entraver mon assiduité devant vous.

Le Secrétaire général, le docteur Valentin, continue de nous assurer ses services ardents et dévoués : il aura fidèlement mon appui, comme j'espère j'aurai le sien. Les comptes de la Société sont tenus et, on peut le dire, généreusement alimentés par M. Delaby ; qu'il en soit remercié, ainsi qu'à travers lui, Mme Lourdel pour son efficacité de secrétariat discrète et méconnue.

La situation technique, financière et scientifique de notre revue a été améliorée dans ces dernières années par M. Durel, il assume cette tâche ingrate avec désintéressement, je suis heureux de le savoir auprès de moi. Enfin, nouveau venu dans le bureau de notre Société, M. Rullière assurera le secrétariat des séances ; je me réjouis de le voir devenir un rouage nécessaire dans notre fonctionnement, et nous tous espérons que cesse bientôt la précarité de ses intérim successifs à la chaire d'histoire de la médecine.

Avec cette équipe, je m'efforcerai d'assurer au mieux, pendant mon mandat, le développement de notre Société, sa vie n'étant faite que de l'action de chacun de nous. »

**Alain
BRIEUX**

48, rue Jacob
75006 PARIS
Tél. 260 21-98

**LIVRES
ET
INSTRUMENTS
SCIENTIFIQUES
ET
MÉDICAUX
ANCIENS**

**ACHAT - VENTE
EXPERTISE - PARTAGES**